lui fit la Compagnie des Indes en récompense de ses services.

KENNEBEC, rivière des Etats-Unis d'Amérique. Elle prend sa source dans l'Etat du Maine, au lac Moose-Head, passe à Norridgewock, Bloomfield, Waterville, où elle devient navigable, à Augusta, Hallowell, Gardiner, Barth, et se jette dans l'Atlantique, après un cours d'environ 200 kilom. Nombreuses usines sur son parcours.

KENNEBUNK, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Maine, à 40 kilom. S.-O. Portland, à l'embouchure d'une petite rivière de son nom dans l'Atlantique ; 2,650 hab. Port de commerce très-actif. Construction de navires.

KENNEDY (John), antiquaire anglais, né dans les dernières années du XVIIe siècle, mort en 1760. Il était originaire de l'Ecosse, étudia la médecine, obtint le diplôme de docteur et entreprit presque aussitôt de longs voyages en Orient. Il séjourna quelques années à Smyrne. Amateur éclairé autant qu'érudit, il réunit une belle collection de tableaux, d'objets d'art et de médailles d'une grande rareté. On aura une idée de sa patience, en sachant qu'il parvint à posséder jusqu'à 256 médailles de Caransius, un empereur breton du IIIe siècle. Il fit du règne de ce monarque le but de ses études, et publia sur ces médailles presque inconnues un excellent mémoire : *Dissertation on the coins of Carausius* ; ses *Further observations* (1756, in-4°) sont une réponse aux objections que ce mémoire avait soulevées.

KENNEDY (John), chronologiste anglais, né à Bradley, comté de Derby, vers 1709, mort en 1760. Tout en remplissant les fonctions de recteur dans sa ville natale, il s'occupa de chronologie et d'astronomie, et publia plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Nouvelle méthode pour fixer et expliquer la chronologie de l'Ecriture, d'après les principes et les données astronomiques de Moïse* (Londres, 1752, in-8°) ; *Examen des antiquités chronologiques de Jackson* (1753, in-8°) ; *Système complet de chronologie astronomique* (1763, in-8°) ; *Explication et démonstration du système complet de chronologie astronomique* (1775, in-8°). On trouve dans ces ouvrages plus de savoir que d'esprit critique.

KENNEDY (Iddefonse), bénédictin écossais, né à Muthel en 1721, mort en 1804. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît à Ratisbonne, se voua particulièrement à l'étude des sciences physiques et naturelles, fit d'intéressantes observations sur le fer, les marais, le chant des oiseaux, devint conseiller des affaires ecclésiastiques en Bavière (1772), membre du comité de censure, et fit partie d'un grand nombre de sociétés savantes, notamment de l'Académie des sciences de Munich, de l'Académie de Bologne, etc. Parmi ses écrits nous citerons : *Explication des expériences physiques faites devant l'Académie des sciences de Munich* (Munich, 1763, in-8°) ; *Divers mémoires de physique*, dans le *Patriote de Bavière* (1769). Il a publié, en outre, un assez grand nombre de mémoires dans les *Transactions de l'Académie de Munich* et dans d'autres recueils.

KENNEDY (Grace), romancière anglaise, née à Tinmore en 1782, morte en 1825. Elle passa la plus grande partie de sa vie à Edimbourg et publia, sous le voile de l'anonyme, à partir de 1811 jusqu'à sa mort, un grand nombre de romans religieux et moraux, qui peuvent être mis entre les mains de la jeunesse et qui, pour ce motif, ont eu un grand succès en Angleterre. Parmi ceux qui ont été traduits en français, nous citerons : *Frère Clément* (Paris, 1828) ; *Anna Ross* (Paris, 1826) ; *Dunallan* (Paris, 1828, 4 vol.) ; les *Deux amis* (Paris, 1823) ; le *Bon choix* (1828) ; *Jessy Allan* (Paris, 1829).

KENNEDY (John-Pendleton), jurisconsulte, homme politique et littérateur américain, né à Baltimore en 1795. Il débuta, en 1816, comme avocat, obtint de brillants succès au barreau, collabora, de 1817 à 1819, à une sorte de pamphlet périodique sur les événements du jour, sous le titre du *Livre rouge*, fut successivement élu membre du congrès en 1837, 1841 et 1843, prit une grande part aux débats parlementaires, et devint un des chefs et des principaux orateurs du parti whig. En 1840, il fit paraître une satire politique intitulée : *The annales of quodlibet*, rédigea la *Défense des whigs* (1844), et fut l'auteur du manifeste énonçait les motifs qui le portaient à refuser son appui à l'administration du président Tyler. Malgré le rôle qu'il a joué comme homme politique, c'est surtout comme écrivain et comme romancier que M. Kennedy a acquis aux Etats-Unis une grande et légitime réputation. Parmi ses romans, dans lesquels il a déployé beaucoup d'imagination et d'observation, et qui rappellent la manière de Washington Irving, nous citerons : la *Grange aux hirondelles* ou le *Séjour en Virginie* (Baltimore, 1832), scènes de mœurs sur la société de ce pays au commencement de notre siècle ; *Robinson fer à cheval* (1835) ; *Rob of the Bowl* (1838), etc. On lui doit aussi *Eloge de William Wirt* (1849, 2 vol. in-8°), avec des extraits de sa correspondance.

KENNÉDYE ou **KENNÉDIE** s. f. (ké-né-dî — de *Kennedy*, bot. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

— **Encycl.** Les *kennédyes* sont des arbrisseaux rampants ou volubiles, à feuilles simples ou composées de trois folioles, à grandes fleurs rouges ou violacées, solitaires ou réunies en bouquets à l'extrémité de pédoncules axillaires ; le fruit est une gousse divisée par des cloisons spongieuses. Les espèces assez nombreuses de ce genre croissent en Australie, et plusieurs sont cultivées dans nos jardins ; on les tient en serre froide ou tempérée ; elles sont rustiques et peu difficiles sur la nature du sol ; elles se contentent d'un terreau de feuilles mélangé avec de terre franche siliceuse ; mais il leur faut beaucoup d'air et de fréquents bassinages. On doit les planter au pied de colonnettes ou de murailles garnies de treillis. On les multiplie de graines semées en pot sur couche tiède, ou de marcottes. La *kennédye* rouge, une des plus belles, atteint jusqu'à 10 mètres ; ses grandes fleurs, d'un pourpre foncé, paraissent en hiver.

KENNEL-KOHLE s. m. (kènn-nèl-kô-le). Miner. Variété de charbon de terre commun en Irlande.

KENNET (White), savant théologien anglais, né à Douvres en 1660, mort en 1728. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et débuta dans la carrière des lettres par un pamphlet dirigé contre les whigs et intitulé : *Lettre d'un étudiant d'Oxford à un ami à la campagne, concernant le prochain Parlement, en faveur de Sa Majesté, de l'Eglise d'Angleterre, et de l'université* (1680). En 1684, il publia une traduction du traité d'Erasme sur la *Folie*, et, en 1686, une traduction du *Panégyrique de Trajan*, par Pline. Nommé vicaire d'Amersden, dans le comté d'Oxford, il continua sa lutte contre les catholiques et contre les whigs ; toutefois, en se rapprochant de plus en plus de ceux-ci. Il fut porté au siége épiscopal de Peterborough, en 1718, et garda ce poste jusqu'à sa mort. Il avait au front une cicatrice, résultat d'un accident de chasse. Cette cicatrice ne l'empêcha pas d'orner un tableau représentant Jésus-Christ et les douze apôtres, où traça le portrait de Judas avec une cicatrice semblable, et cette grossière plaisanterie eut un succès immense. Kennet était versé dans la connaissance des langues anciennes, de l'histoire et de la théologie. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : le troisième volume d'une *Histoire complète d'Angleterre*, qui parut en 1706 (3 vol. in-fol.) ; une *Relation de la société établie pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers* (1706, in-4°). Il avait entrepris l'histoire de la propagation du christianisme dans les colonies anglaises d'Amérique et réuni de précieux matériaux, dont il publia le catalogue, sous le titre de : *Bibliotheca Americana primordia* (Londres, 1713, in-4°).

KENNET (Basile), frère du précédent, né à Postling, comté de Kent, en 1674, mort en 1714. Il fit ses études à Oxford, et devint, en 1706, chapelain de la factorerie anglaise de Livourne. Il resta sept années à la cour de cette Eglise naissante et entourée de mille dangers. De retour en Angleterre, Kennet mourut d'une fièvre contractée en Italie. On a de lui : *Romæ antiquæ notitia* (1696, in-8°), ouvrage excellent pour l'époque, mais bien dépassé depuis ; *Vies et caractères des anciens poëtes grecs* (1697, in-8°) ; *Exposition du symbole des apôtres, d'après l'ordre d'Origène Parrain* (1705) ; *Essai de paraphrase poétique des psaumes* (1706, in-8°) ; des traductions : *Du droit de la nature et des gens*, de Pufendorf ; *Pensées*, de Pascal ; le *Causiste chrétien*, de La Placette, et l'*Aristippe*, de Balzac, etc.

KENNETH Ier, roi d'Ecosse de 604 à 605. Il était fils de Congal et succéda à Aldan. Ce fut un prince religieux et pacifique, dont le règne, fort court du reste, n'offre rien de remarquable. — **KENNETH II**, roi d'Ecosse de 833 à 854. Il succéda à son père, Alpin, qui venait d'être tué par les Pictes, eut à soutenir la guerre contre les Anglais et les Pictes, vainquit complétement ces derniers en 837, les poursuivit dans Scoon, leur capitale, qu'il prit d'assaut, et se rendit maître de tout le territoire de l'Ecosse depuis les Orcades jusqu'au mur de Septime-Sévère. Il eut pour successeur son frère Donald. — **KENNETH III**, roi d'Ecosse de 969 à 994. Il monta sur le trône après la mort de Cullen, qui s'était couvert d'infamie, s'attacha à réparer les maux causés par son prédécesseur, repoussa les pirates danois, battit les Anglais, rétablit l'ordre intérieur en poursuivant les malfaiteurs avec sévérité, et rédigea, dit-on, le premier code de lois qu'ait eu l'Ecosse. Il avait voulu rendre la couronne héréditaire dans sa famille, il fit donner à son fils le titre de prince royal et fit empoisonner son neveu, Milcolomb, qui s'opposait à ses projets. Pour apaiser ses remords, il ne trouva rien de mieux à faire que de combler de richesses le clergé et les monastères, devint odieux à ses sujets et périt assassiné.

KENNICOTT (Benjamin), fameux théologien anglais, né à Totness (Devonshire) en 1718, mort à Oxford en 1783. Grâce à la protection d'une dame, à qui il avait dédié une pièce de vers, il put aller étudier à Oxford. Kennicott fit en peu de temps des progrès extraordinaires, surtout dans la connaissance de l'hébreu, et publia deux dissertations, l'une sur l'*Arbre de vie dans le Paradis*, l'autre sur les *Sacrifices de Caïn et d'Abel*, qui lui valurent d'être reçu bachelier gratis. Appelé, tout jeune encore, à professer à Exeter, il fut nommé, en 1747, conservateur de la bibliothèque Radcliffe ; par la suite, il devint chanoine de l'église du Christ, à Oxford, et pasteur de Culham.

La réputation de Kennicott, comme érudit, est venue d'travaux considérables dans le but de ramener le texte hébreu à sa pureté primitive. Le premier écrit qu'il publia sur ce sujet parut à Oxford (1759, in-8°), sous ce titre : *De l'Etat du texte hébreu de l'Ancien Testament*. Peu après, il fit paraître un nouvel ouvrage, destiné à tracer la voie à ceux qui voudraient l'aider dans sa tâche difficile. Cet ouvrage a pour titre : *Méthodes variæ lectiones notandi et res scitu necessarias describendi a singulis hebraicorum codicum manuscriptis Veteris Testamenti collectoribus observanda* (Oxford, 1763, in-8°). En même temps, il se livra à un long travail sur le texte de la Bible et le fit paraître sous le titre de : *Vetus Testamentum hebraicum cum variis lectionibus* (Oxford, 1776-1780, 2 vol. in-fol.). On reconnut que les immenses recherches de l'auteur aboutissaient à de très-minces résultats qui, suivant Eichhorn, ne valent pas la peine qu'ils ont demandée.

On a encore de Kennicott : *Epistola de censura primi toni Bibliorum hebraicorum super editi* (Oxford, 1777, in-8°) ; *Editionis Veteris Testamenti hebraici cum variis lectionibus brevis Defensio* (Oxford, 1782, in-8°) ; *Remarques sur les Psaumes* XLII et XLIII (Oxford, 1765, in-4°) ; *Critica sacra* (Londres, 1774, in-8°) ; *Chaldaicorum Danielis Esræ capitum interpretatio hebraica* (Halles, 1782, in-8°). Kennicott laissa en manuscrit des *Remarques sur des passages choisis du Nouveau Testament*, qui furent publiées après sa mort par ses amis (Oxford, 1787, in-8°).

KÉNOMÈRE adj. (ké-no-mè-re — rad. *kénomérie*). Chim. Se dit des corps isomères par kénomérie.

KÉNOMÉRIE s. f. (ké-no-mé-rî — du gr. *kenos*, vide ; *meros*, partie). Chim. Cas particulier de l'isomérie.

— **Encycl.** M. Berthelot a désigné sous ce nom « l'isomérie des corps formés par l'élimination d'éléments différents ou identiques, aux dépens de composés différents. Ainsi, deux composés distincts peuvent perdre, par l'effet de certaines décompositions, des groupes différents d'éléments, de façon à être ramenés à une composition identique. La réciproque peut également être admise : deux composés isomériques perdant les mêmes éléments. Or, dans un cas comme dans l'autre, on conçoit *a priori* que les deux dérivés puissent différer par leurs propriétés physiques et chimiques. » Prenons des exemples. L'aldéhyde et l'oxyde d'éthylène sont des corps kénomères produits par élimination d'éléments différents dans des corps différents :

$$C^4H^6O^2 - H^2 = C^4H^4O^2$$
Alcool. Hydrogène. Aldéhyde.

$$C^4H^6O^4 - H^2O^2 = C^4H^4O^2$$
Glycol. Eau. Oxyde d'éthylène.

Parfois, les deux kénomères prennent naissance l'un au lieu de l'autre. « C'est ainsi, dit M. Würtz, que l'oxyde d'éthylène ne se forme point quand on traite le glycol par des agents déshydratants, tels que le chlorure de zinc. Dans ces circonstances, on obtient, indépendamment d'autres produits, de l'aldéhyde, c'est-à-dire un isomère de l'oxyde d'éthylène. »

Dans d'autres cas, la *kénomérie* est observée dans des corps qui dérivent de générateurs isomères, par élimination d'éléments identiques. C'est ainsi que l'alcool propylique de fermentation donne de l'aldéhyde propylique par élimination d'hydrogène, tandis que son isomère, l'alcool propylique d'hydratation, donne de l'acétone par la même réaction.

$$C^6H^8O^2 - H^2 = C^6H^6O^2$$
Alcool propylique fermentation. Aldéhyde propylique.

$$C^6H^8O^2 - H^2 = C^6H^6O^2$$
Alcool propylique hydraté. Acétone.

Un exemple remarquable d'un corps identique donnant naissance à des kénomères par des conditions différentes est fourni par le carbure $C^{20}H^{16}$ de l'essence de térébenthine. Ce carbure donne, avec l'acide chlorhydrique, deux combinaisons différentes :

$$C^{20}H^{16}(HCl), \quad \text{et} \quad C^{20}H^{16}(HCl)^2.$$

Or ces deux chlorhydrates, décomposés dans des conditions convenables, régénèrent des carbures de formule $C^{20}H^{16}$; mais ces carbures sont différents, suivant qu'ils proviennent de l'une ou de l'autre des deux origines : celui qui provient du monochlorhydrate, le camphène, est monatomique ; celui qui provient du dichlorhydrate, le terpilène, est diatomique. M. Berthelot a expliqué par ces considérations relatives à la *kénomérie* certains faits d'isomérie des corps simples, le nom d'allotropie. Le même chimiste a établi, de plus, que « les quantités de chaleur dégagées de ces métamorphoses isomériques sont corrélatives, jusqu'à un certain point, de l'état originaire des composés qui ont fourni les corps en question, c'est-à-dire de la *kénomérie*. » Les corps composés lui ont également fourni des relations analogues.

Les corps kénomères sont souvent susceptibles de métamorphoses réciproques. Ainsi, la chaleur peut, dans certains cas, transformer un kénomère doué d'une certaine stabilité en un kénomère dont l'atomicité est moindre. Divers réactifs conduisent encore au même résultat. Le plus souvent, lorsque les générateurs des kénomères peuvent être transformés les uns dans les autres, le procédé de métamorphose le plus simple consiste à remonter à ces générateurs.

KÉNOZOÏQUE adj. (ké-no-zo-i-ke — du gr. *kainos*, nouveau ; *zoon*, animal). Géol. Se dit des terrains tertiaires, qui contiennent les animaux les plus récents.

KENRICK (William), auteur dramatique et critique anglais, né à Wyford vers 1719, mort à Londres en 1779. Dans sa jeunesse, il avait exercé une profession mécanique, il se livra ensuite à la littérature, travailla dans la *Monthly Review*, fonda un journal quotidien qui n'eut aucun succès, et fit représenter diverses comédies, entre autres les *Noces de Falstaff* (1766, in-4°), excellent pastiche qu'il donna d'abord comme une œuvre de Shakspeare. Il a donné aussi de bonnes traductions anglaises de l'*Emile* et de la *Nouvelle Héloïse*. Kenrick avait beaucoup de goût et d'esprit ; mais la vivacité de sa polémique littéraire lui fit un grand nombre d'ennemis. Outre les écrits précités, nous mentionnerons de lui : les comédies intitulées la *Veuve* (1768) ; le *Duelliste* (1773) ; le *Prodige* (1778) ; des *Epîtres philosophiques et morales* (1759).

KENRICK (Francis-Patrick), prélat américain, né à Dublin en 1797. Il se rendit, en 1820, à Rome, où il fit ses études théologiques au collége de la Propagande, et reçut la prêtrise en 1821. Kenrick partit alors pour les Etats-Unis et fut professeur au collége de Saint-Joseph, à Bardstown (Etat de Kentucky). Nommé évêque en 1830, il alla se fixer à Philadelphie, en qualité de coadjuteur de l'évêque de cette ville, à qui il succéda en 1842, et fut promu archevêque de Baltimore en 1851. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Lettres d'Omicron à Ouoja sur le dogme de l'Eucharistie* (1828) ; *Sur la suprême de saint-siége et l'autorité des conciles généraux* (1837) ; *Théologia dogmatica* (Philadelphie, 1839-1840, 4 vol. in-8°) ; *Theologia moralis* (Philadelphie, 1841-1843, 3 vol. in-8°) ; *Sur la justification* (1841) ; *Sur le baptême* (1843) ; *L'Eglise catholique venger de calomnies* (1855), série de lettres dans lesquelles il se montre polémiste spirituel et mordant, etc. Nous citerons également de lui une traduction du *Nouveau Testament* (1851) et la publication d'un recueil intitulé *Concilia provincialia Baltimori habita* (1851).

KENSINGEN, ville du grand-duché de Bade, cercle du haut Rhin, à 5 kilom. S.-E. de Bâle, chef-lieu d'un bailliage de son nom, à 14 kilom. N.-E. de Fribourg, sur l'Elz et la Bleiche ; 2,670 hab. Culture du chanvre. Kinsengen a appartenu aux seigneurs d'Usenberg et à l'Autriche jusqu'au démembrement de l'empire.

KENSINGTON, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, à 5 kilom. O. de Londres, dont elle forme un des faubourgs ; 22,207 hab. Château royal, devenu un musée, mais assez pauvre en tableaux ; site agréable, très-fréquenté par les habitants de Londres.

Le *South Kensington Museum*, comme on appelle cet immense établissement, comprend deux choses essentielles : un musée et une institution ; le musée mérite quelques critiques, que nous nous hâtons de formuler, voulant terminer par des éloges ce que nous avons à dire sur les nombreuses fondations qui font le plus d'honneur à nos voisins.

Le muséum de Kensington est une suite de constructions en brique rouge, situées à un mille ou de vastes jardins qui confinent à Hyde-Park. Les Anglais, en fait d'art, ont plus d'appétit que de goût ; ils ont la passion et l'on peut dire la manie appréciation des objets d'art, mais ils n'ont guère excellé à les produire et moins encore à les faire valoir. Le prodigieux entassement qu'ils en ont fait à Kensington en est une preuve frappante. Il y a de tout à Kensington ; mais, sauf quelques exceptions que nous signalerons, tout y est si mal coordonné, qu'il est absolument impossible d'y rien trouver si on ne le cherche ; ou, si l'on vient au musée, poussé par une curiosité superficielle, on éprouve, au milieu de ce désordre, un véritable sentiment d'abrutissement. Prenons un exemple. L'une des galeries, située dans la partie supérieure de la cour du Sud, contient : des bijoux, de l'orfévrerie, des ivoires, des émaux, des faïences, des étoffes, des dentelles, des meubles, des vases sacrés, des ornements d'église, des instruments de musique, des photographies, des livres, des dessins, des gravures, un boudoir français du temps de Marie-Antoinette, etc. La galerie dite du Prince-consort contient la même multiplicité d'objets disparates, sans compter une collection d'armes et une d'histoire naturelle. Les félins empaillés s'y mirent dans des glaces de Venise.

Les Anglais n'ont donc jamais visité nos collections du Louvre ? Nous ont-ils vus engendre un pot étrusque ou une selle turque au-dessous du naufrage de la Méduse ? Comment pensent-ils qu'on puisse se retrouver dans un pareil chaos de bijoux, de poteries, de sculptures, de bronzes, de peintures, d'instruments de physique, de machines, de livres, de reproductions de monuments, etc. ?

Nous avons annoncé des exceptions ; signalons-les immédiatement. Les salles de peinture sont du plus haut intérêt, non pas que le nombre des chefs-d'œuvre y soit bien considérable, mais parce qu'on y trouve une admirable collection de toiles d'artistes anglais. Kensington, du reste, possède une œuvre que l'univers entier lui envie, les admirables cartons de Raphaël, qui étaient autrefois à Hampton-Court. Rien à reprendre non plus dans la bibliothèque, dont la disposition est aussi simple que bien conçue. On y admire surtout une collection unique au monde de livres didactiques sur les arts. La collection relative à l'instruction publique est aussi très-belle. La bibliothèque circulante au public, même le soir, moyennant une faible retribution. Les étudiants y sont admis gratuitement.

Ceci nous amène à parler de l'institution dont Kensington est le centre. L'idée-mère a fait anglaise qui a présidé à cette institution est celle-ci : centraliser sous les yeux des ouvriers dans le pays pour vulgariser l'enseignement des arts et des sciences. A cet effet, des cours publics sont ouverts à Kensington ; cours admirablement servis par le choix intelligent des professeurs et par les modèles de tout genre que les élèves ont sous la main. Les classes, très-assidûment suivies, sont, une fois par semaine, ouvertes au public, qui peut constater ainsi *de visu* l'admirable application, la discipline exemplaire de cette foule d'élèves.

Mais ce n'est pas tout : les fondateurs n'avaient pas seulement en vue l'enseignement central de Kensington. Ils en ont fait une sorte d'école normale pour les arts, et ils y dressent une pépinière de professeurs spéciaux, qui se répandent ensuite sur toute la surface du Royaume-Uni. Ils les accompagnent de leur sollicitude dans les provinces les plus éloignées, et leur adressent, sur leur demande, de précieuses collections de modèles en tous genres, arts plastiques, arts industriels. Ces collections, ainsi distinctes, ainsi destinées à passer sous les yeux et à former le goût de toute la jeunesse anglaise. Kensington distribue, de plus, gratuitement, aux diverses écoles primaires ou secondaires de beaux-arts, des boîtes de mathématiques, des livres, des récompenses en argent. Pour compléter ces admirables moyens d'enseignement artistique et scientifique, le comité de Kensington fait imprimer à ses frais des livres de premier ordre : *Catalogue raisonné des livres d'art ; Inventaire universel des arts* ; un recueil de reproductions des richesses du musée, qui paraît par livraisons, etc.

On ignore si nous aisserons que de visiter un pareil établissement, où tout se fait avec une largeur de vues qui excite toute parcimonie ; on trouve dans les livres de Spencer, Gay et Pope, et un seul morceau de sculpture, le *Monument de Shakspeare*, à Westminster, qui d'ailleurs n'a rien de remarquable.

KENT (James), compositeur anglais, né à Winchester, à Chichester en 1700, mort dans la même ville en 1776. Il fut quelque temps chanteur dans la chapelle royale, où il prit des leçons du docteur Croft, puis il devint successivement organiste de London, du collége de la Trinité de Cambridge et de la cathédrale de Winchester. Kent a composé de nombreux morceaux de musique, dans lesquels il a imité avec beaucoup de talent le style de Croft. On a de lui un recueil d'antiennes à quatre voix et un livre de services du matin et du soir.

KENT (James), célèbre jurisconsulte américain, né à Fredericksburg (Etat de New-York) en 1763, mort en 1847. Reçu avocat en 1785, il s'établit dans une petite ville de son Etat natal, fit, de 1790 à 1794, partie de la législature de New-York, puis se fixa dans cette ville, où il passa le reste de sa vie. Il professa alors le droit public et international au Columbia-College, et devint successivement *master in chancery* (1796), *recorder* de New-York (1797), juge de la cour suprême (1798), *chief justice* (1804-1814) et chancelier (1814-1823). Forcé alors par la constitution de l'Etat à prendre sa retraite, Kent reprit sa chaire de droit au Columbia-Collége et fut jusqu'à la fin de sa vie un cabinet de consultation. Sous le titre de *Commentaires sur la loi américaine* (1826-1830, 4 vol.), Kent a publié un ouvrage devenu classique pour l'exposition de la loi constitutionnelle aux Etats-Unis. Ce livre, qui tient un rang élevé parmi les ouvrages juridiques de ce pays, est aussi remarquable par le savoir que par la clarté du style, et a obtenu un succès que le temps n'a point diminué. Kent apparenait au parti whig ou fédéraliste. Ses vertus privées lui avaient concilié l'estime et le respect de tous. Outre ses *Commentaires*, on a de lui des rapports et des opinions juridiques qui sont cités devant les tribunaux comme faisant autorité.

KENT (Edouard-Auguste, duc DE), quatrième fils de George III, père de la reine Victoria, né en 1767, mort en 1820. Il entra au service à dix-sept ans, fit partie de l'expédition contre les possessions françaises de l'Amérique (1791), montra du courage à l'attaque du Fort-Royal (Martinique), devint lieutenant général et gouverneur de la Nouvelle-Ecosse (1796), puis de toutes les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, eut le gouvernement de Gibraltar en 1802 ; mais, les troupes s'étant révoltées par suite de sa sévérité excessive dans la discipline, il fut rappelé peu de temps après. Il reprit son siége à la Chambre des lords, où il avait été appelé en 1799, et s'y prononça constamment pour l'amélioration du sort du soldat et de celui des classes pauvres. Ce prince s'est fait remarquer par la rigidité toute puritaine de ses mœurs, et il était devenu populaire par ses idées libérales en politique. Ses revenus étaient tellement modiques que, malgré le soin qu'il prenait à limiter ses dépenses, il se vit bientôt dans un grand état de gêne et dans la presque impossibilité d'acquitter ses dettes. Pour satisfaire ses créanciers, il fut contraint de vendre ses vins, sa vaisselle, d'abandonner la moitié de ses revenus et d'aller vivre à Bruxelles de la façon la plus modeste (1816). Deux ans plus tard, il épousa la princesse Victoria-Maria-Louisa de Cobourg, veuve du prince de Linange, et vint avec elle en Angleterre, en eut une fille, Victoria, qui devait monter sur le trône, et fut emporté par une courte maladie, suite d'un rhume négligé. Le duc de Kent était d'une taille et d'une force athlétiques, d'un aspect imposant, tempéré par une politesse exquise et pleine d'aisance, d'un excellent caractère. Il contribua à répandre l'instruction parmi le peuple et patronna la plupart des institutions charitables de l'Angleterre.

KENT (Victoria-Maria-Louisa, duchesse DE), femme du précédent, née en 1786, morte en 1861. Elle était fille du duc François de Saxe-Cobourg et sœur de Léopold, roi des Belges. Mariée, à dix-sept ans, au prince Charles de Linangen, elle en eut deux enfants, devint veuve en 1814, prit alors la régence de la petite principauté sur laquelle régna son fils Charles-Frédéric, et épousa en secondes noces, en 1818, le duc de Kent. De cette union, qui fut parfaitement heureuse, naquit, en 1819, Alexandrina-Victoria, reine actuelle de la Grande-Bretagne. La duchesse, devenue pour la seconde fois veuve en 1820, éleva elle-même sa fille pour le trône, et parvint à faire honneur aux engagements du duc de Kent en désintéressant tous ses créanciers. La confiance et l'estime qu'elle inspira furent telles qu'un bill, proposé par Wellington, lui confera la régence au cas où Guillaume IV viendrait à mourir avant la majorité de la jeune Victoria. Jusqu'à la fin de sa vie, la duchesse de Kent conserva sur sa fille une grande influence.

KENTIA s. m. (kènn-ti-a — de *Kent*, nom anglais). Bot. Genre de palmiers qui habite l'archipel Indien.

KENTIEN, IENNE s. et adj. (kenn-tiain, ie-ne). Géogr. Habitant du comté de Kent ; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les* KENTIENS. *L'agriculture* KENTIENNE.

KENTRANTHE s. m. (kain-tran-ti-le — du gr. *kentron*, aiguillon ; *phullon*, feuille). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, comprenant sept espèces qui habitent surtout la région méditerranéenne.

— **Encycl.** Les *kentrophylles* sont des plantes herbacées, à feuilles alternes, demi-embrassantes, ovales-lancéolées, incisées, dentées, épineuses au sommet ; les fleurs sont groupées en capitules solitaires terminaux, entourés d'un involucre à folioles extérieures pennilobées, épineuses, à folioles intérieures coriaces, linéaires, aiguës. Ces végétaux croissent surtout dans l'Europe australe et la région méditerranéenne. Une espèce s'avance davantage vers le nord, et se trouve aux environs de Paris. C'est le *kentrophylle laineux*, vulgairement nommé *carthame laineux* ou *chardon bénit*, plante annuelle, à feuilles coriaces, visqueuses, glanduleuses, épineuses, et à fleurs jaunes, groupées en un gros capitule ovoïde. Il est employé en médecine, comme sudorifique. Tous les bestiaux, même les ânes, le rejettent. Le seul parti qu'on puisse en tirer, c'est de le brûler quand il est sec, ou de le faire servir à grossir les tas de fumier.

KENTROPHYTE s. f. (kain-tro-fi-te — du gr. *kentron*, aiguillon ; *phuton*, plante). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Amérique du Nord.

KENTUCKY, rivière des Etats-Unis d'Amérique, formée par le North-Fork, le South-Fork et d'autres cours d'eau, qui descendent des monts Cumberland. Elle baigne Frankfort, et se jette dans l'Ohio, à Port-William, après un cours de 400 kilom., dont la moitié est navigable. Elle donne son nom à l'Etat qu'elle traverse.

KENTUCKY, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, ainsi nommé à cause de la rivière de même nom qui le traverse dans sa partie orientale. Ses limites sont : au N., les Etats de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois ; à l'O., la rivière de l'Ohio ; à l'E., l'Etat de Tennessee ; et au S., l'Etat de la Virginie. Il mesure 640 kilom. de l'E. à l'O., et 250 kilom. du N. au S. On évalue sa superficie à 97,515 kilom. carr., et sa population à 1,484,207 hab. Capitale Francfort. Cet Etat envoie au congrès américain huit représentants ; il nomme un gouverneur qui jouit d'un traitement annuel de 12,500 francs.

Le Kentucky paraît reposer dans toute son étendue sur un lit de formation calcaire. Les bords de l'Ohio présentent un pays accidenté, où l'on rencontre des montagnes élevées et profondes. Dans la direction de l'O., s'étendent de vastes plaines appelées les *barens* (déserts), couvertes de riches pâturages. Le sol de ces contrées recèle des pierres calcaires, de la houille, du fer et de beau marbre blanc. Parmi les cours d'eau qui arrosent cette contrée, nous citerons : l'Ohio, le Cumberland le Green-River, le Kentucky, et le Licking. On trouve dans le Kentucky beaucoup de sources salées, fournissant une grande quantité de sel que l'on exporte dans les Etats de l'Ohio et de Tennessee. On rencontre aussi sur divers points des sources sulfureuses, des sources de pétrole et des sources brûlantes chauffées par des courants de gaz hydrogène sulfuré, lequel s'enflamme quand on en approche une lumière. Le pétrole est recueilli par les habitants, qui l'emploient à divers usages.

Le climat, sain dans l'E. et dans le centre, est très-malsain sur les bords du Mississipi, où les fièvres exercent de grands ravages. Les hivers sont rigoureux et longs ; en revanche les étés sont brûlants.

Certaines parties de l'Etat sont bien cultivées, et le sol y est fertile ; d'autres sont couvertes de vastes forêts, dont les principales essences sont : l'érable, le hêtre, le bouleau, le noyer, le chêne, le frêne et le platane. Le sol produit presque toutes les plantes de l'Europe, notamment les céréales, le chanvre, le tabac. D'ailleurs, le Kentucky est plutôt agricole que manufacturier. L'élève des chevaux et des bestiaux en général y constitue une industrie importante. On y comptait en 1866, suivant l'*Almanach américain*, 459,037 chevaux, très-renommés dans le pays environnant, et qui se vendent de 80 à 160 dollars ; 167,187 mules, et 833,315 têtes de bétail qui s'exportent sur les marchés de l'Ouest, de la Virginie et de la Pensylvanie. Parmi les animaux sauvages qui peuplent les districts boisés, nous citerons : l'ours, le daim, l'opossum, et une foule de dindons sauvages et autres menu gibier.

Le gouvernement de l'Etat de Kentucky se compose d'un gouverneur ; d'un sénat formé de trente-huit membres, nommés pour quatre ans, et qui sont renouvelés par moitié tous les deux ans ; d'une chambre de représentants élus pour deux ans. Les sessions sont biennales, et ne peuvent durer plus de soixante jours, à moins qu'elles ne soient prolongées par le vote d'au moins les deux tiers des voix dans chaque branche de la législature. Les revenus de l'Etat, en 1865, paraissaient 2 millions de dollars, et les dépenses laissaient un excédant de 255,000 dollars. Les frais des différents cultes sont à la charge de ceux qui les professent. Les communions les plus nombreuses sont celles des méthodistes, des presbytériens, des catholiques et des anglicans. L'université de Transylvanie, à Lexington, est un des plus importants établissements d'instruction supérieure dans les Etats de l'Ouest ; des écoles de droit et de médecine y sont annexées. Le collége de Cumberland, à Princeton, est patronné par les presbytériens ; le collége du Centre, à Danville, est également presbytérien ; le collége Saint-Joseph, à Bardstown, est sous la direction des catholiques romains ; le collége Augusta, dans la ville de même nom, appartient aux méthodistes, et celui de Georgetown aux baptistes. Il existe en outre dans l'Etat plusieurs autres collèges, de nombreuses écoles primaires, et une école normale où chaque district représentatif est autorisé à envoyer un élève.

On ignore l'origine et la race des premières populations qui se fixèrent dans les forêts du Kentucky ; seulement on peut affirmer, d'après des restes de fortifications, des outils en cuivre, des sculptures finement exécutées, des ustensiles fabriqués avec une certaine habileté, trouvés sur divers points du pays, que ces contrées furent, dans un temps qu'il est impossible de fixer, habitées par des races très-supérieures à celles qu'y rencontrèrent plus tard les Européens. Dans le courant du XVIIIe siècle, elles furent occupées, à ce qu'il paraît, par les confédérations des cinq, puis des six nations formées par les Iroquois ou Mohaws, qu'on trouve, des 1603, établis sur les bords du Saint-Laurent, et dont on suit confusément la marche vers l'O. et vers le S. Le docteur Walker, le premier explorateur de race anglo-saxonne qui ait pénétré dans le N. du Kentucky, l'avait bien visité à deux reprises, en 1747 et en 1748 ; mais ce fut neuf ans plus tard, en 1767, que J. Finley attira la sérieuse attention de ses compatriotes sur ce pays, où il venait de tenter un voyage de découverte, et dont il vantait avec enthousiasme la richesse et la fertilité. En 1769 commencent les expéditions